

ARTS



Salt-Crystal Bridal Gown V, de Sigalit Landau, 2014.

Le Dibbouk, imaginée par ce dernier à partir d'une légende entendue. L'histoire de deux amoureux empêchés de se marier. Lui meurt de chagrin mais son esprit s'en revient habiter le corps de sa bien-aimée.

Jouée dans le monde entier dès 1922, *Le Dibbouk* devait inspirer les plus grands peintres, metteurs en scène, cinéastes ou écrivains juifs, ou pas, d'hier et d'aujourd'hui, comme le raconte cette exposition. À la fois érudite et accessible, celle-ci donne autant à voir la vie juive dans l'Empire russe que les objets culturels suscités par la pièce, mariant pour la plupart l'esthétique juive orthodoxe à celle des avant-gardes. À l'instar de ce tableau de Chagall, *La Noce* (1911), qui propulse un sujet traditionnel, un cortège nuptial, dans le giron de l'art moderne, dans un feu d'artifice de couleurs éclatantes. Tout aussi fascinants sont les dessins de costumes et de décors aux accents cubistes et futuristes conçus en 1922 par Natan Altman pour la version du *Dibbouk* donnée par Habima, compagnie théâtrale qui a vu le jour à Moscou et jouait en hébreu, avant de devenir le Théâtre national d'Israël.

Au lendemain de la Shoah, la pièce prend une tout autre signification. *Le Dibbouk* s'impose alors comme le retour du refoulé : l'âme de ces six millions de Juifs assassinés dans les camps, que l'on a préféré oublier dans l'immédiat après-guerre. En 1960, Sidney Lumet redonne vie à ce monde parti en fumée dans un téléfilm, Leonard Bernstein dans un opéra. De Tadeusz Kantor à Krzysztof Warlikowski, en passant par Andrzej Wajda, les plus grands metteurs en scène polonais s'emparent de la pièce. Sans oublier les artistes contemporains, à l'instar de l'Israélienne Sigalit Landau à qui l'on doit une série de photos d'une robe de mariée noire sur laquelle s'est cristallisé le sel de la mer Morte. Comme si le Dibbouk errait encore.

► *Yasmine Youssi*

| Jusqu'au 26 janvier, musée d'Art et d'Histoire du judaïsme, Paris 3^e, mahj.org
Catalogue : coédition MAHJ-Actes Sud, 240 p., 36€.

Le Dibbouk. Fantôme du monde disparu

Peinture, photographie, dessin, cinéma, objets...

Chagall, Mané-Katz, Altman, Waszynski, Landau...

C'est une légende juive, celle de l'âme d'un mort revenu habiter le corps de sa bien-aimée. Le Dibbouk a inspiré nombre d'artistes d'hier et aujourd'hui.

TT

Direction l'Ukraine. En cette année 1912, An-Ski, journaliste, poète et écrivain russe, s'est mis en tête de lancer une vaste collecte des arts populaires juifs dans cette région qui a vu naître le hassidisme au sein d'une commu-

nauté installée là depuis des siècles. Résultat ? Mille cinq cents clichés, des enregistrements de contes et de musiques, quelque sept cents artefacts et objets rituels récupérés en deux ans par l'équipe du « père de l'ethnographie juive ». Et une pièce de théâtre,

Harriet Backer (1845-1932). La musique des couleurs

Peinture

TTT

Une révélation colorée que l'œuvre de cette peintre venue de Norvège, révéree par toute la Scandinavie mais totalement inconnue chez nous. Harriet Backer (1845-1932) fait partie de cette génération d'artistes européens formée à Paris, où seules les académies privées sont accessibles à la gent féminine. Elle reste dix ans dans la capitale, dans les années 1880, époque en pleine mutation impressionniste mais aussi féministe. Célibataire endurcie, elle militera toute sa vie pour le droit des femmes et ouvrira, en 1891, la première école de peinture mixte à Oslo.

L'exposition du musée d'Orsay, après des étapes en terres nordiques, nous plonge dans la peinture régénérante de cette artiste indépendante qui a éprouvé tous les courants créatifs de son temps pour en tirer une constante inventivité, malgré des sujets de prédilection entendus – essen-

tiellement des scènes d'intérieur, de femmes à leurs ouvrages ou au piano. On y admire les jeux de lumière, la ligne classique de sa formation initiale, le naturalisme de son tropisme septentrional, avec quelques beaux paysages de tourbières austères, mais surtout la touche fragmentée et/ou lissée, souvent les deux en même temps, fusionnant les couleurs acidulées qu'elle affectionne pour ses scènes d'intérieur : indigo, orange, vert sapin ou violette comme la bruyère. Tels *Près du berceau* (1898), et ses murs à la texture quasi abstraite, ou le magnifique *Baptême dans l'église de Tanum* (1892), superpositions de plans et de matières travaillées, qui précèdent les expérimentations sauvages de son compatriote Edvard Munch. Une pionnière. ▶ *Sophie Cachon* | Jusqu'au 12 janvier, musée d'Orsay, Paris 7^e, tél. : 01 40 49 48 14. Catalogue coéd. MO/Flammarion, 182 p., 39€. musee-orsay.fr



Baptême dans l'église de Tanum, 1892.

Mode, nouvelles générations: 35 ans de l'Andam

Vêtements

TT

En décernant son premier prix en 1989, l'Andam (Association nationale pour le développement des arts de la mode) avait vu juste : le lauréat, Martin Margiela, poète et trublion belge, s'était fait remarquer par un gilet en débris d'assiettes. Et ce n'était qu'un

début. Ont suivi d'autres noms bien connus du petit monde du vêtement, comme la recycleuse Marine Serre. D'autres, tel Gareth Pugh, ont disparu des radars. Dix-sept de leurs silhouettes sont rassemblées dans cette mini-exposition. L'absence de chronologie permet de vérifier que la notion de

Janine Niépce, regard sur les femmes et le travail

Photographie

Des années 1950 aux années 1990, des portraits de femmes actives, à l'usine, sur un chantier, au foyer...

TT

Photographe humaniste moins connue que Doisneau et Boubat, Janine Niépce (1921-2007) a saisi toute sa vie, avec son Leica, « *les êtres humains sur levif* ». En particulier les femmes « *dans leur trajectoire complète, de l'enfance à la vieillesse et dans tous les milieux* ». Citée, à Paris, présente cinquante-six de ses images. Réalisés entre les années 1950 et 1990, ces noir et blanc parfaitement modulés, à la composition classique et sans esbroufe, sont accrochés en frise et en U dans une grande salle de l'ancienne banque à la décoration chargée – dont il faut néanmoins faire abstraction pour se concentrer sur l'œuvre de la photographe.

Celle-ci s'intéresse avec respect et empathie au travail des femmes, qu'elle montre en action : ménagère sortant la lessive en 1961, ou ingénieure sur un chantier vingt ans plus tard. Elle documente aussi les luttes sociales. En 1966, elle est ainsi la seule à suivre la grève des ouvrières d'une usine d'armement à Herstal, en Belgique, pour réclamer l'égalité salariale. Féministe, Janine Niépce insiste sur l'importance de la formation, de l'éducation, avec des portraits d'étudiantes en chimie concentrées et déterminées, ou de jeunes filles libres, fumant, riant avec des garçons ou portant crânement les cheveux courts en 1964. Militante, elle réalise trois ans plus tard, l'année où la loi Neuwirth autorise l'usage des contraceptifs, celui d'une femme tenant la pilule dans sa main, dans un clair-obscur presque sacré. ▶ *Marie-Anne Kleiber* | Jusqu'au 5 janvier, Cité de l'économie, Paris 17^e, www.citeco.fr